

Aux Etats-Unis, les journalistes sérieux qui ont appris à respecter les associations féminines pourraient en remonter à quelques-unes des nôtres dont l'ignorance en est encore aux clichés d'un persiflage suranné.

Parlant d'œuvres philanthropiques, nous avons admiré l'entreprise de Monseigneur Williams, évêque de Boston. Cela s'appelle *the Working Girls' Home*. La maison, quoique tenue par les Sœurs Grises, n'a rien de l'austérité d'un couvent. On y pensionne les demoiselles de magasins, dont les parents n'habitent pas la ville, ou qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent se retirer chez elle. Moyennant deux, trois, quatre ou cinq piastres par semaine, ces jeunes filles trouvent dans cet asile un *home* confortable et sûr. Celles qui paient le moins doivent partager une large pièce avec deux ou trois compagnes. Les plus fortunées pouvant donner cinq piastres ont une chambre tout à fait coquette, au premier ou au second, qu'elles habitent seules. Dans de jolis salons les pensionnaires reçoivent, quand il leur plaît, leurs amis et amies. Seulement, comme il faut s'attendre à ce que les protégées d'un évêque soient plus sages que les autres, les portes de leur *Home* se ferment à dix heures.

La cuisine de sœur Mongeau (c'est le nom de la supérieure) est excellente. J'ai vu, sinon goûté,

le pain qui se fait à la maison et les *rolls* chauds qu'on sert chaque matin au déjeuner. Ils étaient appétissants.

L'aménagement de ce paisible hôtel comporte toutes les commodités domestiques que peuvent donner l'électricité et la vapeur. L'élégance et le bon goût en distinguent l'ameublement.

Il faut connaître la vie misérable, exposée à mille dangers, des ouvrières des grandes villes pour comprendre combien utile et bienfaisante est pour leur classe, l'œuvre de Mgr Williams, si habilement secondée par la R^{de} Sœur Mongeau et ses compagnes.

L'Athènes américaine qui a toutes les ambitions veut être une des plus belles villes des Etats-Unis. Son Franklin Park dépasse en étendue le Parc Central de New York ; elle travaille constamment à réaliser un plan qui relie entre eux tous ses jardins publics, de façon à enceindre la ville toute entière. Dans quelques années, son but étant atteint, on pourra faire une promenade de plusieurs lieues autour de Boston sans quitter les frais ombrages et les charmes d'une nature embellie par la main de l'homme.

Que de salutaires leçons nos voisins ne nous donnent-ils pas !

M^{me} Dandurand.

Travers Sociaux.

XVI.

LE LUXE.

Nous avons eu l'idée de demander aux principaux marchands de cette ville, leur opinion sur la question suivante, à savoir :

Quel est celui des deux sexes qui fait le plus de dépenses pour la toilette ?

Les réponses n'ont pas été aussi concluantes que nous l'aurions voulu.

Quelques-uns se refusent en avouant l'embarras dans lequel les mettrait l'obligation de se prononcer pour ou contre des clients également précieux.

A la vérité, l'impression qui se dégage de leurs déclarations ambiguës c'est que — sauf chez les

pauvres gens — l'habillement féminin coûte plus cher que celui du sexe *sans vanité*.

(Qui est-ce qui proteste ?)

L'un d'eux, pour corriger le mauvais effet de cette affirmation assez nette, ajoute : "Cependant, les femmes achètent avec plus d'économie."

Des pères de familles, consultés à leur tour, nous ont donné les jugements les plus divers.

Plusieurs hésitèrent et ne purent rien décider. D'autres déclarèrent nettement que le vêtement masculin est des deux le plus coûteux, ce qui fit hausser les épaules aux heureux pourvoyeurs et propriétaires de quatre ou cinq filles élégantes.